

RECUEIL DE TEXTES VOYAGES EN ÉCRITURE



ATELIERS D'ÉCRITURE MJC - CASTELNAU-LE-LEZ
ANIMATION : SANDRINE BOUROUBA
SAISON 2024 – 2025

Pour un art poétique

Prenez un mot prenez-en deux
faites-les cuir' comme des œufs
prenez un petit bout de sens
puis un grand morceau d'innocence
faites chauffer à petit feu
au petit feu de la technique
versez la sauce énigmatique
saupoudrez de quelques étoiles
poivrez et puis mettez les voiles
où voulez-vous donc en venir ?

A écrire

Vraiment ? à écrire ??

*Raymond Queneau, « Pour un art poétique (suite) »,
in Le chien à la mandoline, Editions Gallimard, 1958*

« Ecrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part, un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. » Georges Perec *Espèces d'espaces, Editions Galilée, 1974*

SOMMAIRE

Préface	3
Remerciements	4
On the rock, Brice Kalinski	5
Un premier jour de vacances à la mer, D.G.	6
Fin de loup, Brice Kalinski	8
Mon petit chaperon rouge, Mathieu Azaïs	10
Conte de Selma, Nassira O	12
Le loup, Nassira O	13
Perdrizière, Brice Kalinski	14
Je me souviens, Nassira O	15
Retrouvailles, Brice Kalinski	17
Lettre à mes mains, Mathieu Azaïs	18
La meilleure façon d'apaiser les tensions, Mathieu Azaïs	20
Ode à mes mains, D.G.	21
Comme Ces Coquelicots, Mathieu Azaïs	23
Colère violente, Nassira O	24
La lettre, D.G.	25

Ce recueil rassemble une sélection de textes issus des ateliers d'écriture de la saison 2024-2025. À travers ces pages, vous découvrirez des récits, des histoires, des fragments de vie, des éclats de poésie, des jeux avec les mots et des regards singuliers qui témoignent de la richesse des voix qui se sont exprimées durant l'année.

Chaque texte est une fenêtre ouverte sur un univers personnel, forgé au fil des mots, des consignes et des échanges. Vous trouverez ici de quoi être touché, surpris ou simplement ému par la spontanéité de ces écritures.

Présentation de l'atelier d'écriture

L'atelier d'écriture est un espace de liberté et d'expression, ouvert à toutes et à tous, quels que soient le parcours, l'âge ou l'expérience avec l'écriture. Il s'agit avant tout d'un lieu de rencontre avec les mots, avec les autres et avec soi-même.

Objectifs de l'atelier :

- Stimuler la créativité,
- Explorer différentes formes d'écriture (narrative, poétique, ...),
- Encourager la confiance en soi à travers le partage de textes,
- Créer une dynamique de groupe fondée sur l'écoute, le respect et la bienveillance.

Fonctionnement

16 séances, le vendredi de 18h à 20h se sont déroulées tout au long de la saison, selon un calendrier prévisionnel. À chaque atelier, une ou plusieurs propositions d'écriture étaient faites, permettant aux participants de s'emparer d'un thème, d'une contrainte formelle ou d'une image pour laisser libre cours à leur imagination. Après un temps d'écriture en silence, chacun était libre de lire son texte à voix haute, suivi d'un retour collectif constructif.

Ces moments d'échange ont favorisé l'émergence d'une grande diversité d'écritures, parfois drôles, émouvantes et surtout empreintes d'authenticité.

Remerciements

Un immense merci à toutes celles et ceux qui ont participé à ces ateliers d'écriture avec enthousiasme, générosité et curiosité. Merci pour votre engagement, votre écoute, et pour avoir accepté de vous laisser surprendre par l'écriture. Merci aussi pour les silences partagés, les éclats de rire, les lectures vibrantes et les regards bienveillants.

Ce recueil est le reflet de votre investissement et de votre talent. Que ces pages soient pour vous, comme pour les lecteurs, une source d'inspiration et de fierté.

Les participants

- Mathieu Azais
- D.G.
- Brice Kalinski
- Nassira O

Consigne : A partir de la photographie « Groenland » de Sylvie Navarro, imaginez que vous vous trouvez dans cet environnement. Racontez une histoire en évoquant vos sensations, émotions, observations, rencontres et réflexions. Insérez les 10 mots, extraits de « Dis-moi dix mots pour la planète » : biome, butiner, canopée, conséscient, débrousser, empreinte, glaner, palmeraie, solaire, vivant.

On the rock

Las d'une journée bien remplie, je m'affaisse sur le canapé du salon dont l'**empreinte** de mon séant sur son coussin trahit l'âge.

Il est vingt heures quarante et l'image de la télévision en sourdine se fige sur un iceberg qui dérive sur l'océan. Le sous-titre est alarmant : « **Biome** arctique en danger ».

Conséscient comme désormais tout citoyen hexagonal de l'aggravation inéluctable du réchauffement climatique, je m'habitue passivement à ces images du **vivant** en danger.

Le blanc immaculé de la glace laisse place à la verdure d'une **palmeraie** à huile sur l'écran, triste illustration que la végétation en monoculture est tout aussi stérile que la glace si les insectes n'y ont rien à **butiner**.

Sur la **canopée** des palmiers nourriciers sont épandus des hectolitres d'herbicide, éradiquant encore davantage les autres formes de vie qui oseraient résister dans ces champs à perte de vue.

Autre illustration du désastre : les vents de sable et l'appauvrissement des terres subsahariennes où les humains qui survivent dans ces paysages **débroussent** toujours un peu plus pour subsister, réduisant davantage l'espace naturel.

Comme souvent, pour redonner espoir après cette déferlante d'images anxiogènes, le reportage conclut sur des images de panneaux **solaires**, solution encouragée par les pouvoirs publics pour apporter sa pierre individuelle à l'édifice des efforts, pour l'heure indolores, que l'on nous incite à consentir.

Il est vingt heures quarante-cinq, mon esprit flâne, désormais résigné à ces images récurrentes. Je songe aux informations que j'ai déjà **glanées** sur l'installation photovoltaïque à mon domicile.

La météo du climat touche à sa fin. L'image de l'iceberg réapparaît. Mon mental rendu anxieux par les mauvais augures est en surchauffe lui aussi.

Nos âmes portent les stigmates des blessures que nous infligeons à notre planète.

Brice Kalinski

Consigne : « C'était le matin, et l'or d'un soleil tout neuf tremblait sur les rides d'une mer paisible. » Jonathan Livingston Le goéland, Richard Bach.

Racontez la suite.

Un premier jour de vacances à la mer

C'était le matin, et l'or d'un soleil tout neuf tremblait sur les rides d'une mer paisible.

On était au début du mois d'août, dans une maison dominant une mer calme dans laquelle se reflétaient les premiers rayons de soleil.

La petite crique était nue, pas un seul humain n'était encore là.

J'étais sur la terrasse et je profitais de ce début de journée qui s'annonçait calme et propice au farniente.

Je serais bien allée me baigner dans cette eau qui paraissait si pure, mais l'envie n'était pas assez grande et le froid de la nuit m'apparut dissuasif pour une baignade matinale.

Toute la maisonnée dormait, et je restai là, à rêvasser, en ce début de journée estivale. Peu à peu le soleil se leva dans ce ciel si bleu, une boule de feu qui, tout à l'heure, brulerait les corps alanguis. Puis, progressivement, des gens arrivèrent, chargés de parasols et de paniers qui contenaient le nécessaire pour passer un bon moment, ou la journée toute entière, qui sait.

Je restai là longtemps, et lorsque le soleil fut suffisamment haut dans le ciel, je me dis qu'il était temps de prendre mon petit déjeuner.

Sans faire de bruit, sur la pointe des pieds, je descendis les escaliers et me retrouvai dans la cuisine. Je pris soin de bien fermer les portes pour ne pas réveiller la famille et pris un petit déjeuner frugal sur la terrasse.

Je voyais la crique se remplir de plus en plus, et des baigneurs aller à l'eau tout en titubant dans les rochers qui bordaient la plage, et qui ne rendaient pas facile l'accès à cette mer pourtant si calme.

Petit à petit, la maisonnée se réveilla et chacun, son bol à la main, vint me rejoindre. Nous apprécîâmes, ensemble ce début de journée qui, très vite, s'annonça chaude.

Puis le séjour sur la terrasse, en plein soleil devenu de plus en plus chaud, nous apparut inconfortable. Il était temps d'aller nous aussi sur cette plage pleine de monde et de nous baigner.

L'entrée dans l'eau fut épique, je m'écorchai un genou en tombant sur l'un des rochers qui bordait cette plage ... Et je n'étais pas la seule !

Endroit idyllique, mais mer pas facile d'accès.

Vu et pris note. L'après-midi, nous fîmes une razzia sur les chaussons de mer. Nous en achetâmes pour chacun, c'était bien nécessaire.

Cette semaine se présentait bien, et dans l'après-midi, nous retournâmes nous baigner, pieds bien protégés.

Le soir venu, la crique se vida et nous décidâmes de faire un pique-nique qui se prolongea tard dans la soirée, éclairés par une pleine lune.

Le premier jour de vacances était passé et c'était heureux d'avoir partagé ces moments ensemble que chacun regagna sa chambre pour un sommeil bien mérité.

D.G.

Consigne : Vous êtes propulsé dans le conte « Le Petit Chaperon Rouge ». Au cœur de ce conte, vous allez pouvoir interagir avec les personnages et ainsi modifier l'histoire initiale.

N'hésitez pas à moderniser le conte et à réinventer l'histoire.

Fin de loup

Dix jours que je n'ai rien eu à me mettre sous la dent. Ces maudits bipèdes nous affament chaque année davantage. Pas une acre de forêt où ils ne chassent, pillant nos ressources vitales pour leur simple plaisir qu'ils osent qualifier de sport. Le dernier lapin que j'ai croisé c'était il y a trois mois, tremblante victime d'un lâché de gibier la veille au soir par ces bourreaux sanguinaires.

Il ne nous reste plus que les troupeaux des animaux asservis à l'humain, sacrifiés volontaires gardés par des loups dénaturés eux aussi aliénés à l'homme. Ces traîtres à notre espèce sont les pires, collaborateurs sans états d'âme prêts à tuer leurs propres cousins dont le seul crime est de jouir encore d'une once de liberté.

Je suis à bout, mes enfants crient famine tant mon lait s'est tari, leurs jours sont comptés et je n'en ai moi-même plus pour très longtemps.

Soudain, je sens l'odeur enivrante d'une galette et d'un pot de beurre frais. Je ne peux y résister. Il me les faut. Si je me hâte, je pourrai les chaparder à la vieille femme recluse dans sa cabane vermoulue au fond de la forêt. J'entends déjà le chant enjoué de la jeune enfant écarlate qui les lui apporte. Comment faire ?! Fonce, il en va de la survie de ta portée, fie toi à ton instinct, tu improviseras.

La porte arrière de la mesure est ouverte. Je glisse un museau prudent et me tapis sous la table branlante. J'attends. Enfin la jouvencelle arrive et dépose son précieux chargement sur le rebord de la table, pile à ma verticale.

La grand-mère alitée est manifestement affaiblie. Elle se redresse dans un douloureux effort pour embrasser sa descendance. C'est à ce moment qu'elle a dû apercevoir ma maigre queue dépasser du meuble de la cuisine. Elle pousse un cri de terreur qui me fait bondir de ma cachette. L'enfant, pas si innocente, en profite pour saisir un énorme couteau, juvénile bouchère écarlate qu'elle se révèle. Elle me lacère le flanc sans hésitation. J'hurle de douleur alors que dans un geste défensif je me redresse sur mes pattes arrière pour la désarmer.

Déséquilibrée par mon saut, la malheureuse chute et vient s'empaler sur la lame passant à trépas dans un long râle d'agonie. La grand-mère, impuissante et horrifiée par la scène se fige dans son lit avant de s'effondrer sur sa couche.

Plus rien, plus un bruit. Que s'est-il passé ? Je ne voulais rien de ce qui est arrivé. Seulement la galette et le beurre, croyez-moi !

Je dois masquer les preuves. Que faire de toute cette chaire vouée à la putréfaction ? J'en aurais tellement besoin pour nourrir mes enfants. Je me résous à commettre l'innommable et me mets au même niveau que ces hommes de contrées lointaines qui consomment mes semblables comme autant de mets raffinés. A leur différence, je le fais par nécessité, et non par vice. Je ne suis pas une bête.

L'odeur de l'humain est repoussante, rien de naturel dans ces effluves artificiels dont ils aiment se draper. Leur chaire l'est tout autant, mélange d'amertume et d'acidité dont même la texture nerveuse ne réhausse aucunement l'attrait gustatif. Extirper les corps de leur gangue textile fut le plus éprouvant. Tant pis, je n'ai d'autre choix.

Rassasiée bien que nauséuse, je ressors lentement de la cabane, mon ventre dilaté ralentissant chacun de mes pas. Exténuée, je rejoins ma douce tanière et la chaleur de mes louveteaux. Je sens mes paupières se fermer à la première tétée et sombre dans un profond sommeil.

Brice Kalinski

Consigne : Vous êtes propulsé dans le conte « Le Petit Chaperon Rouge ». Au cœur de ce conte, vous allez pouvoir interagir avec les personnages et ainsi modifier l'histoire initiale.

N'hésitez pas à moderniser le conte et à réinventer l'histoire.

Mon petit chaperon rouge

« Tire la chevillette et la bobinette chéra »

Le loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Aussi intrigué que je pusse l'être, je m'approchais séance tenante auprès de la petite bâtisse. Un fenestron à l'étage était ouvert et laissait échapper des râles, une toux et le bruit distincts de « glavioteux » crachats. Je me postais, tel un espion de police, aux abords immédiats de la porte d'entrée et tendais l'oreille à l'étage.

Une porte qu'on ouvre se fit entendre à l'intérieur par son grincement sinistre. Les crachats cessèrent, laissant place à une toux saccadée comme étouffante. Une vieille femme cria : « Mais qui êtes-vous ? Manant ! ».

Le loup répondit promptement.

- Ne vois-tu pas qui je suis la vieille ? C'est pourtant clair. Je suis le loup !

Interloquée, la femme continua avec véhémence, persuadée qu'elle devait gagner du temps.

- Le loup ? dit-elle. J'en ai déjà vu des loups, et pas qu'un, mais des comme toi : jamais. Que me veux-tu ?

- Ça fait trois jours que je ne me suis pas nourri, vieille femme, dit l'animal d'une voix souffreteuse. Je n'ai pas mangé et te voilà. Il est temps que je festoie, ajouta-t-il avec un sourire satanique.

Je compris aussitôt. Le loup allait se jeter sur la gentille dame et n'en ferait qu'une bouchée. Le désespoir de la situation et l'impérieuse nécessité d'agir rapidement obligea mon sang à ne faire qu'un tour. Avec ça, mes muscles se bandèrent, mon esprit vrilla et le tout en même temps. N'écouter que mon courage, inversement proportionnel à la peur que j'éprouvais, j'enfonçais la porte, me pressais dans l'escalier et entrais prestement dans l'alcôve au moment où la bête attrapait la pauvre femme. D'un geste précis, je saisis le monstre par les oreilles et le tirai en arrière. Un cri aigu sortit de sa gueule ouverte. Passé l'étonnement, la femme, hurlante et apeurée, repoussa tant que bien mal l'assaillant avec ses pieds. Le loup se secouait en tous sens tout en maintenant sa proie. J'accentuais mon emprise, le loup son maintien nourricier. La vieille femme, toujours hurlante, tentait encore de s'échapper.

Ses hurlements firent remonter d'anciens « glaviots » contenus qu'elle expulsa avec force à la face de l'animal. Ce crachat épais, vert et gluant eut pour effet de statufier de surprise l'agresseur.

J'en profitais pour maîtriser au sol ce loup furieux et l'entraver pour qu'il ne bouge plus. J'avoue maintenant que, tout en effectuant mes gestes de geôlier, je surveillais du coin de l'œil un retour éventuel de l'artillerie édentée qui respirait à présent à pleins poumons, assise sur son lit.

Je reprenais à mon tour mon souffle lorsqu'une petite voix se fit entendre dans mon dos. Je me retournai d'un mouvement lesté et je la vis.

Elle était là, menue, frêle. Sur sa peau blanche perlait un léger frisson qui la couvrait d'une chair de poule des plus fondante. Je fondis. Ses cheveux roux ondulaient sous son fichu rouge noué sur sa tête. C'était elle dans son petit manteau rouge. C'était le petit chaperon rouge. Force était de constater, tout de même, que la fille avait arrêté d'être petite depuis un certain temps. C'était la femme chaperon rouge.

J'étais subjugué. Elle m'ignora et se précipita au chevet de sa mère-grand. Dans son élan, elle laissa choir son panier duquel s'échappa un petit pot de beurre et une galette. Les narines du museau du loup s'écartèrent au maximum. L'animal ne put s'empêcher de se lécher les babines espérant encore pouvoir se sustenter malgré ses entraves.

La grand-mère parla doucement à sa petite fille tout en me lançant régulièrement des coups d'yeux appuyés. Je devinais même un sourire à la commissure de ses lèvres. Le petit chaperon rouge s'écarta et posa sur moi son doux regard plein d'yeux bleus. Le roux de ses cheveux s'illumina et de fines taches de rousseur apparurent sur ses joues.

Ma mâchoire inférieure s'affaissa, mes yeux s'exorbitèrent et je tombai amoureux.

Il n'y avait plus que nous.

Hilare, la vieille femme détourna la tête et cracha bruyamment une autre glaire.

Les gendarmes vinrent interpellé le loup qui jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Depuis ce jour, le petit chaperon rouge et moi vécûmes heureux et nous eûmes sept enfants.

Mathieu Azaïs

Consigne : Vous êtes propulsé dans le conte « Le Petit Chaperon Rouge ». Au cœur de ce conte, vous allez pouvoir interagir avec les personnages et ainsi modifier l'histoire initiale.

Conte de Selma

Qui se souvient du petit Kirikou ? Savez-vous qu'il avait une grande sœur, Salma ? Sa maman, un jour, l'envoya chez le sorcier quérir un remède pour sa grand-mère souffrante. Le sorcier était réputé mais habitait deux hameaux plus loin. La maman devait s'occuper de la grand-mère malade et du petit Kirikou. Son mari avait péri au cours d'une chasse à l'antilope. Il avait reçu par accident une flèche au curare destinée à la bête et en était mort.

« Selma » lui dit sa maman « tu feras bien attention aux bêtes sauvages et aux chasseurs des clans voisins. Tu longeras les berges du fleuve et surtout tu refuseras de monter dans les pirogues des pêcheurs. Tu ne leur adresseras pas la parole. Prends cette belle pierre bleue que tu donneras au sorcier en échange du remède ».

Salma, contente d'aider sa maman et très attachée à sa grand-mère, se promet de suivre les instructions de sa mère pour revenir vite soigner sa grand-mère.

Dès l'aube, elle prit son baluchon avec la pierre bleue et quelques victuailles pour la route. A la sortie du village, elle sentit bien des regards derrière des fourrés mais elle s'était munie d'un bâton pour se protéger, ce qui la rassurait. Des mouvements et ondes sur l'eau lui rappelaient que le fleuve était bel et bien habité. Elle pressa l'allure car le soleil commençait à chauffer l'air. Un joli oiseau la suivait depuis un moment. Ses belles plumes et son vol gracieux l'enchantèrent. Elle aurait voulu le suivre mais se ravisa, se rappelant les consignes de sa mère. Elle cueillit des fleurs et des plantes médicinales que sa grand-mère lui avait appris à reconnaître ; elle était sûre que le sorcier les apprécierait. Alors qu'elle confectionnait des bouquets, une femme, sortie de nulle part, surgit près de la berge. Elle était d'une beauté époustouflante. Quand Salma lui raconta où elle allait, cette belle dame lui confia qu'elle était la femme du sorcier. Salma ne sut quoi penser car sa mère ne l'avait pas informée de ce genre de détail. La dame lui offrit de raccourcir le trajet en empruntant une pirogue. Subjuguée par la beauté de la femme du sorcier et se sentant en parfaite confiance avec cette dame à la très grande douceur, Salma ne demanda qu'à la suivre. Après quelques heures de navigation, Salma fut prise d'un doute, mais fut vite rassurée par la femme du sorcier. Quand le jour se leva, sur l'instruction de la soi-disant femme du sorcier, de grands gaillards arrachèrent violemment Selma de force de la pirogue pour la transférer dans un grand bateau. Là, d'autres très jeunes filles étaient enchaînées pour être acheminées très loin de leur village, les unes traversant l'océan, les autres, le désert pour être vendues aux plus offrants.

Nassira O

Consigne : « Le Petit Chaperon Rouge ». Changement de point de vue, l'histoire est racontée par un personnage (loup, grand-mère, Chaperon Rouge)

Le loup

J'ai faim. Ça fait bien quelques jours que je n'ai rien vu passer. Les maudits fermiers qui surveillent leur bétail. Ces lapins qui courent trop vite ! Même ces oiseaux qui s'envolent au moindre bruit ! Je commence à me faire vieux. Je ne peux m'attaquer qu'à des proies faciles. Je me sens si fatigué !! Je vais aller jusqu'à l'orée du bois. Tiens ! Une maison avec une petite lumière. Je vais me cacher voir s'ils ont un poulailler ou quelques bêtes à grappiller. Deux jours que je suis là à surveiller mais rien qu'une petite vieille, pas bien grosse. Je n'aime pas les vieilles osseuses ; elles n'ont pas beaucoup de chair, de la carne sûrement, mais j'ai trop faim. Je n'ai plus la patience d'attendre. Mais que vois-je au loin ? Une petite, bien joufflue avec un petit manteau rouge. Miam-miam !!!

— Où vas-tu donc petite ?

— Voir ma grand-mère, pas très loin, répondit cette friandise sur patte.

J'en salive, que dis-je, j'en bave, à la perspective de ce festin ! J'en transpire d'émotion ! Mon cœur ne me lâche pas si près du but. Vite ! La grand-mère en apéro et sa Petite en festin ! Oh ! Jour béni ! Ce n'est pas un mirage ! Je n'aurais pu imaginer un tel scénario il y a deux jours ! Même pas en rêve ! Je n'aime pas la chair humaine mais ne dit-on pas : « à défaut de grive... ». Pas de temps à perdre, vite mettre à exécution mon plan.

Et puis après tout, ce carnage n'est-il pas la faute de Perrault ?

Nassira O

Consigne : Racontez une histoire qui se déroule dans un lieu que vous appréciez particulièrement. Insérez dans votre texte les 5 mots suivants : abeille, statue, astronaute, stimulant, valser.

PERDRIZIERE

Mais oui, c'est bien lui ! Je reconnais ce lieu. Le jardin de mon enfance.

Tout y est, les fruitiers, le grand noyer, les massifs fleuris de Maman où bourdonnent laborieusement les **abeilles**.

Je respire l'air pur des Monts de la Madeleine à plein poumon. Tel un **astronaute** en apesanteur, mon esprit flotte, vire, volte, **valse** au-dessus d'un tapis d'émeraudes. Tiens, il va falloir tondre. On verra plus tard. Pourquoi gâcher un moment si **stimulant** et penser à demain ? Je suis bien au jardin. J'y suis, j'y reste.

Statue juvénile et contemplative, la Terre me nourrit à l'image de ces jolies cerises rebondies qui réclament à être cueillies. Je tends la main dans leur direction mais l'arbre s'éloigne. Joueur le bougre ! Je bondis vers lui, en vain, le voilà déjà perché sur ses racines rendant les sucreries végétales inaccessibles. Quelque chose ne va pas... Un cerisier n'a jamais, Ô grand jamais été aussi rapide ! Frustration suprême, le geai qui niche dans le noyer se met à émettre des cris stridents en me regardant d'un œil noir. « Toi mon gars, tu n'aurais pas les cerises dont je surveille la maturité depuis plusieurs semaines » semble-t-il me dire.

Las, au lieu de cerises, je sens ma bouche devenir sèche et pâteuse. Que se passe-t-il donc ? Le jardin a donc perdu son potentiel magique, c'est ça ? Un cri d'oiseau retentit de nouveau et avec lui l'éblouissement du soleil méditerranéen dans ma chambre d'adulte.

A bientôt jardin rêvé.

Brice Kalinski

Consigne : Comme la structure du livre « Je me souviens » de Georges Perec, évoquez des souvenirs sensoriels et émotionnels faisant appel à tous vos sens.

Je me souviens

Je me souviens de repas, en fin de journée au coucher du soleil, sur la terrasse de la maison. La douce brise du soir, la fin de la chaleur de la journée, les odeurs des plats, les discussions « animées » et la sérénité de ces douces soirées de Kabylie.

Je me souviens de soirées où allongés sur la terrasse, on scrutait le ciel dans le noir, pour nommer les différentes planètes.

Je me souviens du chant des oiseaux au lever du jour dans le silence de la nuit encore présente.

Je me souviens de l'odeur enivrante du jasmin et du galant de nuit, des nuits d'été tunisiennes.

Je me souviens de la musique classique que mon voisin écoutait tellement fort qu'il m'en faisait profiter et qu'il m'avait appris à aimer à Alger.

Je me souviens de l'inondation un matin lorsqu'il avait oublié de fermer son robinet à cause des coupures d'eau.

Je me souviens des gémissements de ses conquêtes certains soirs, et moi, insomniaque, seule dans mon lit, essayant d'imaginer leur tête.

Je me souviens du feu de bois que mon grand-père allumait dans la baraque des ouvriers et nous tous agglutinés autour de lui. Je me souviens de l'odeur de fumée ; je me souviens de plantes médicinales qu'on fumait.

Je me souviens de l'odeur caractéristique du thym sauvage et des marmottes en Suisse.

Je me souviens de mon odeur de transpiration la première que j'ai conduit seule une voiture.

Je me souviens de l'odeur de mon ami.

Je me souviens de cieux étoilés, tous allongés dans le cours de tennis avec les enfants, dans la nuit chaude de Toscane.

Je me souviens de coucher de soleils flamboyants en Bretagne.

Je me souviens de rires, de larmes, de peines, de chagrins, de gâchis, de bonheurs, de moments suspendus qui jamais ne reviendront.

Je me souviens que le bonheur est éphémère et que jamais on ne peut retenir.

Nassira O

Consigne : Choisissez un souvenir sensoriel et émotionnel et décrivez-le en vous y plongeant pleinement : le lieu, les personnes, l'atmosphère ...

En quoi cet instant est gravé dans votre mémoire ?

Retrouvailles

Souvenir ! Ce cahier a l'odeur si caractéristique de la rentrée scolaire. Je l'aime déjà. Petit objet tout simple ce mince squelette de géant abattu peut être à la fois grand confident ou geôlier. Il va m'accompagner tout au long de mes jeunes années. Au fil du temps tu seras objet de mode, habillé de mes lubies, tantôt romantique, tantôt fan mais aussi coffre-fort d'Amours inavoués.

Tels de jeunes amants prématurément lassés, notre idylle ne survivra pas aux tourments adolescents. Numérique, algorithmes, traitement de texte, tablettes et rongeurs filaires finiront par te grignoter, et avec toi, mon expression enfantine, spontanée, sincère et souvent maladroite, mais si sûre d'elle. Soulignage rouge sang, punaises électroniques et autres démons technologiques ont eu raison de ma main. Pauvre petite arme chétive que la plume. La fée électricité n'a eu cure de son ramage. Désormais mon écriture manuscrite relève davantage du gribouillis que je peine le premier à déchiffrer que d'un vol gracieux.

Oui mais voilà, l'école revient à moi. Pas directement, certes, mais grâce à mon petit MarsupiLaomi. Apprendre l'alphabet, raconter des histoires, l'émotion et l'envie renaissent. La plume me caresse l'esprit et avec elle le champ des possibles s'ouvre à nouveau.

Qui sait, ce brouhaha va peut-être cesser au fur et à mesure que je dépose mes maux sur toi.

Brice Kalinski

Consigne : Rédigez une lettre à vos mains comme si elles étaient une personne avec son histoire, ses sensations, ses émotions, ses désirs, ses habitudes, ses forces et ses fragilités, ses rêves, ses expériences.

Lettre à mes mains

« Mes chères mains,

Je vous écris cette lettre d'une main de fer pour vous venir en aide. En un mot, je vous tends la main. Depuis quelques temps, je me suis aperçu que vous ne l'aviez plus... la main donc, je la reprends... la main.

Avant, vous étiez belles, petites, douces, aux doigts effilés, aux gestes délicats. Certes, vous vous faisiez ronger les ongles mais votre jeune âge permettait toutes les excuses. On ne vous disait rien. Vous deviez apprendre la vie et ça vous plaisait.

Vous grandissiez. Vous aviez appris à écrire, à dessiner. Vous vous êtes bâties. La paume devint plus rude, les doigts plus longs, le poignet sûr et le geste ferme pour serrer... des mains. Vous aviez la folie et les certitudes de votre jeunesse. Rien ne vous arrêtait. Tout vous était possible, même à mains nues. Vous mettiez la main à la patte dans tous les domaines. Ce n'était pas de la seconde main, ah non ! On peut dire qu'en ce temps-là, vous aviez la main.

Vous avez appris tout et vite. Les fleurs ont vu que vous aviez la main verte. Vos amis comptaient sur vos coups de main et savaient que vous pouviez leur tendre la main. Les obstacles ne vous rebutaient pas, vous leur faisiez face à main nue. Même les mains sales, vous fonciez en prenant votre courage à deux mains et atteigniez votre but sans faire des pieds et des mains. Vous aviez la main heureuse.

Et vous les avez rencontrées. Rappelez-vous d'elles. Rappelez-vous comme elles étaient fines, belles ces petites menottes aux longs doigts magiques chapeautés d'ongles ronds manucurés à la perfection. Elles vous avaient tapé dans l'œil... pardon, dans la main. Vous avez changé. Vous avez hésité, cherché, effleuré, touché. Enfin, vous avez caressé. Vous avez tendu les mains et elles vous les ont prises... les mains. Alors, vous cheminâtes mains dans les mains.

Mais la vie réserve bien des surprises et vous perdités pieds. Pas malin pour des mains. Ces belles mains que vous aimiez tant prirent leurs jambes à leur cou et se séparèrent de vous. Vous restiez seules, lasses, désemparées. Vous poussa alors un gros poil dans la main. Même

marcher... sur les mains vous était pénible. Vous ne faisiez plus rien.

Et aujourd'hui, de main ferme vous êtes passées à tremblement, moiteur, froideur. Vous n'avez plus la main sur le cœur.

Je vous écris donc cette lettre avec la ferme intention de vous piquer au vif. Oui, en écrivant ces mots ma main ne tremble pas. Eh pourquoi elle ne tremble pas ? Parce que j'ai trouvé deux autres petites mains douces et délicates. Deux nouvelles petites menottes aux doigts longs et raffinés montrant des ongles manucurés.

Je compte sur vous pour vous ressaisir. Ma vie est entre vos mains. Je mettrais ma main au feu tellement je suis sûr qu'elles vous plairont.

Alors mes chères mains, je vous en prie, tendez la main et prenez sa main. Nous avons la main heureuse et avançons enfin à deux, comme les mains, sur le chemin. »

Mathieu Azaïs

Consigne : Les mains sont l'expression de l'amour, du rejet, de la violence, de la tendresse, de l'apprentissage, du travail, du soin, de la relation à soi et à l'autre. Composez un texte poétique dans lequel vous explorez le rôle symbolique et pratique des mains dans la vie.

La meilleure façon d'apaiser les tensions

Ta main
Dépose un doigt
Fin et délicat
Sur mon poing.

Tu es là, câline,
Ta main dans ma main,
Ton cœur à portée de main,
Ensemble on chemine.

Je te tiens la main
Ferme dans mon gant de velours
Pour découvrir sur le chemin
La folie et l'amour.

Je te donne enfin ma main
Avec beaucoup de douceur
Pour qu'enfin
Tu la poses sur ton cœur.

Mathieu Azaïs

Consigne : Rédigez une lettre à vos mains comme si elles étaient une personne avec son histoire, ses sensations, ses émotions, ses désirs, ses habitudes, ses forces et ses fragilités, ses rêves, ses expériences.

Ode à mes mains

Je vous regarde et je sais que vous avez toujours été là pour moi, solidaires l'une de l'autre, complémentaires, jumelles et pourtant tellement différentes.

Depuis toujours, vous m'avez accompagnée, parfois, me précédant, lorsque, enfant, mes bras étaient tendus, la plupart du temps vers mes parents.

Je sais que, lorsque j'ai appris à marcher, j'allais de l'un à l'autre, bras tendu, mains en avant. Les pas étaient hésitants, les mains ne l'étaient pas, elles indiquaient vers qui je voulais aller pour me blottir dans des bras aimants.

Puis ça a été l'apprentissage de l'écriture avec les premières lettres écrites avec balbutiement car le crayon était tenu sans certitude.

Puis mes doigts ont tellement tenu la plume, puis le stylo qu'une boule est apparue main droite, sur le majeur.

Cette boule, s'est dissipée peu à peu, avec le temps, mais est encore visible.

Est venu le temps de l'apprentissage du vélo, il fallait tenir le guidon et doser le freinage pour ne pas basculer et tomber.

Obéissantes, toutes deux, vous avez su freiner à bon escient.

Les caresses aux poupées, mais aussi les corrections sévères, index tendu pour gronder... la main leste pour gifler après une écriture au tableau noir de directives non respectées.

L'apprentissage du piano ; jouer des deux mains peut être un exercice difficile pour certains... vous avez toujours obéi aux directives des partitions.

Taper sur le clavier, pas trop fort, mais selon la musique, changer de rythme ou de toucher.

Vous avez toujours su transcrire les cours au lycée, puis à la fac.

Je ne vous ai jamais laissées tranquilles, insouciantes, j'avais toujours besoin de vous pour écrire vite, très vite, à la volée, ce qui était dit en chaire.

Et vous avez su caresser tendrement la personne aimée, mains ouvertes.

Caresser mes enfants, bébés ... et même encore, alors qu'ils sont adultes et qu'ils ont eux-mêmes des enfants et caresser mes petits-enfants, qui, ados, ne sont pas forcément demandeurs. Prendre leurs longs cheveux soyeux entre les doigts et les laisser glisser jusqu'à la pointe.

Mais aussi, vous avez épluché, lavé, séché, découpé... Vous avez essuyé mes larmes ou celles de mes enfants ou petits-enfants lors de la chute inévitable.

Vous allez continuer de travailler, certes, la droite un peu plus que la gauche, mais toutes deux prêtes à me servir.

Je suis heureuse de vous avoir eu pendant ces longues années où je me suis servie de vous, sans vous le dire, mais je vous le dis aujourd'hui, vous n'êtes ni belles, ni laides, mais je vous aime.

D.G.

Consigne : TAUTOGRAMME

Tous les mots du texte doivent commencer par la même lettre (ici, le C) sur le thème suivant :
Coquelicot.

Comme Ces Coquelicots

« Ce chemin caillouteux cheminait calme, curieux. Candide céleste chantant chaleureusement ces chants cévenols comme certains carnivals. Celui-ci contenait cailloux comme champignons, châtaignes, chlorophylle, chacun chatouillant convenablement cette capricieuse chouette complaisamment complice.

Ces couleurs campagnardes certes chatoyantes contrastaient celles champêtres.

Cependant, ces couleurs coquines contrastaient celles cachées comme consommées. Celles cendrées côtoyaient celles cavernieuses.

Choc cataclysmique !

Coccinelles coquettes, crapauds combatifs, chevreuils créatifs cherchaient consciencieusement cette couleur carnavalesque chaude, charmante, charismatique comme ces cristaux cuivrés clonant chaque cirque.

Ce chemin coopératif contrôla ces plaintes contrariées. Ce chemin, certes capricieux, chaotique, confia convivialement cette couleur carmin.

Cette couleur carmin composant ces coquelicots couvrant chaleureusement ce caillouteux chemin. »

Mathieu Azaïs

Consigne : Poésie. Volcanique. Thème de la 27^{ème} édition du Printemps des poètes.

Vers où vous conduit la poésie volcanique ? Composez un texte sous la forme d'un acrostiche.

Colère Violente

Comme une coulée de lave

Oh combien incandescente

Libérée par le volcan

Endormi par des siècles de silence

Réveillez-vous oh cendres endormies

Ensevelies sous la croûte terrestre

Venez vous alimenter de ce fleuve bouillonnant

Incandescent et nourricier

Oubliez votre extinction oh cendres

Lave ! Entraînez ces cendres

Explosez dans une éruption ardente

Ne restez pas endormies sous cette croûte grisâtre

Tremblez dans un magma impétueux

Eteintes ! Vous ne l'êtes pas.

Nassira O

Consigne : « Pendant trois jours, la lettre resta sur la table, intouchée. Chaque fois que Mary passait devant, son cœur s'affolait comme un oiseau pris au piège. Elle finit par éviter carrément la cuisine et se mit à manger dans le séjour, une assiette en équilibre précaire sur les genoux. » La mémoire des embruns, Karen VIGGERS, LGF, Livre de poche, 2016.

Ecrivez la suite de l'histoire.

La lettre

Elle craignait que ce qu'elle avait redouté arriva.

Elle ne pouvait plus dormir rien qu'à cette pensée qui l'obsédait.

Où était-il, que faisait-il, pourquoi lui écrivait-il alors qu'il ne le faisait jamais, sauf par texto sur son téléphone pour lui donner un nouveau rendez-vous ?

On y était, il allait certainement lui annoncer qu'il la quittait. D'ailleurs lorsqu'il lui avait dit avec beaucoup d'émotion que sa femme était malade, elle avait compris qu'il tenait à elle, et que toutes les promesses qu'il lui avait faites pendant des jours et des jours, étaient en train de s'effondrer.

Il lui annonçait, c'était sûr, qu'il ne quitterait pas sa femme, dans cette lettre qu'elle considérait maintenant comme maudite, sans même l'avoir lue.

Après avoir mangé un peu n'importe quoi, car elle n'avait pas le cœur à cuisiner, elle alluma machinalement la télévision et se mit à « zapper » d'une chaîne à l'autre. Un film ? Il n'était pas intéressant ; un débat ? Le sujet était nul ; des variétés ? C'était de toute façon toujours les mêmes chanteurs qui passaient dans cette maudite télé. Ecœurée, elle l'arrêta très vite et décida de se coucher avec un bon bouquin, mais le livre choisi n'eut pas plus de succès. Elle tourna les pages sans savoir de quoi il parlait, et ce qu'elle avait lu. Elle avait la tête ailleurs.

La nuit fut longue, très longue, peuplée d'angoisses, de points d'interrogation et de certitude de mauvais augure. C'était sûr, il lui annonçait qu'il la quittait et cette pensée la rongait jusqu'au fond de son être.

Au petit matin, n'en pouvant plus de ne pas dormir, elle se leva, prit une douche et repassa dans la cuisine. L'enveloppe était toujours là, sur la table, tellement prête à être ouverte et lue, qu'à nouveau elle s'enfuit de cet endroit devenu maudit. Et, sans prendre de petit déjeuner, le ventre vide, elle décida d'aller courir, pensant que l'effort lui viderait la tête.

Mais, non, son footing ne changea pas les choses. Elle rentra chez elle, se changea, et sortit en ville en se disant que, faire du shopping la distrairait. Le shopping non plus ne lui sortit pas ses idées noires de la tête, et le repas pris au restaurant non plus.

Elle s'observait et se rendit compte que, même si elle avait très peur, l'appétit avait été là. Elle sortit du restaurant repue et contente. Le repas avait été bon et elle l'avait apprécié. C'était, elle en convenait, un point très positif. Il n'y avait pas que lui dans sa vie ! Elle pouvait peut-être vivre sans lui, et avoir encore de bons moments à savourer... Et puis, ne dit-on pas : « un de perdu ... ». Mais non, il était unique et elle ne pourrait le remplacer ! Et l'angoisse qui lui serrait la poitrine revenait, encore plus forte.

Soudain le téléphone sonna. Elle ne répondit pas. A quoi bon répondre ? Ce devait être lui qui l'appelait pour lui confirmer ce qu'il avait dû lui écrire dans sa lettre.

Il était dix-huit heures et d'habitude, en hiver, elle ne traînait pas dehors lorsque la nuit tombait.

Mais là, elle n'avait pas envie de rentrer chez elle et de retrouver cette maudite enveloppe qu'elle n'ouvrirait pas puisqu'elle connaissait déjà son contenu.

Alors, elle ressortit et erra dans les rues presque vides jusqu'à ce que son estomac lui rappelle qu'il serait peut-être temps de se mettre à table.

Ne voulant pas aller seule au restaurant en soirée, elle décida de rentrer chez elle, même si cette option ne lui convenait pas. Et elle se dirigea vers son domicile en traînant des pieds.

Décidément ce garçon lui gâchait la vie, il faudrait qu'elle arrive à s'en détacher.

Arrivée, elle monta les escaliers un par un comme une petite vieille qu'elle n'était pas.

Son appartement était au deuxième étage d'une maison bourgeoise.

La montée de l'escalier dura une éternité dans la pénombre car elle n'avait pas actionné la minuterie, mais, en arrivant péniblement devant la porte de son appartement, elle vit une ombre qui se détachait.

L'ombre se retourna vers elle et elle entendit la voix tant aimée qui lui demandait où elle était et qui lui disait être là depuis des heures à l'attendre.

Son sang ne fit qu'un tour, c'était lui, il était là, il la prit dans ses bras, il l'embrassa.

D.G

